

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 13 (1880)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

PAUL DE LAGARDE. — ORIENTALIA. (Deuxième fascicule^{1.})

Parallèlement à la série des *Semitica*, M. de Lagarde publie une collection d'*Orientalia*, dont le deuxième fascicule a paru récemment. Les deux mémoires qu'il renferme se rattachent tous deux à ce sujet si important, auquel M. de Lagarde a consacré ses travaux : le texte de l'Ancien Testament. Le premier de ces mémoires est simplement intitulé : *Explication de mots hébreux* ; nous allons en traduire la première page, dans la persuasion qu'elle renferme des vérités dont on ne saurait trop se pénétrer.

« Celui qui veut composer un dictionnaire hébreu, dit M. de Lagarde, doit en première ligne se pourvoir d'un texte de l'Ancien Testament accompagné de toutes les variantes des manuscrits, des traductions et des grammairiens, ainsi que de toutes les conjectures proposées par les critiques et qu'un homme compétent juge dignes de mention.

» Il faut, par conséquent, qu'il puise dans les anciennes versions, dans les écrits juifs, postérieurs à la Bible, mais antérieurs au triomphe de la culture arabe, dans les lexicographes du moyen âge et dans les écrits des philologues et des théologiens indo-celtiques, et qu'il tire de ces sources les matériaux d'un exposé complet de la tradition et des tentatives d'interprétation de ceux qui n'ont pas connu *la tradition* ou qui n'ont pas eu *une tradition*.

^{1.} *Orientalia*, von Paul de Lagarde. Zweites Heft. Göttingue, Dieterich, 1880. — 64 pages in-4.

Il faut naturellement qu'il consigne les renseignements fournis par les Pères de l'Eglise et par les rabbins au sujet de la prononciation des voyelles et qu'il tienne compte de la vocalisation babylonienne à côté de la vocalisation palestinienne.

» Il faut, par conséquent, qu'il étudie l'Ancien Testament lui-même ; qu'il classe chronologiquement les livres qui le composent ; qu'il examine les synonymes ; qu'il compare systématiquement les autres dialectes sémitiques et qu'il discerne ainsi, dans la langue dite hébraïque, ce qui est sémitique, ce qui est hébreu, ce qui est israélite, ce qui est juif.

» Il faut qu'il contrôle les résultats de ses investigations au moyen de recherches parallèles sur le terrain de l'histoire de l'Ancien Testament et de sa religion.

» Rien de tout cela n'a été fait jusqu'à présent ; on ne comprend pas même encore qu'il soit nécessaire de le faire.

» La tâche de ma vie serait accomplie, pour autant que ma vie a une tâche scientifique, si je pouvais avoir fourni, tant bien que mal, une partie du travail que j'ai mentionné en première ligne.

» Mais celui qui poursuit un but depuis plus de trente ans ne voit pas seulement ce qu'il a immédiatement sous ses pieds et ce qu'il a mis derrière soi pas à pas : il lui arrive aussi, au moins de temps à autre, de regarder en avant et de voir au loin les sinuosités du chemin qui monte et que lui-même ne gravira pas jusqu'au bout. Ce qu'il croit avoir entrevu ainsi à distance, il espère que d'autres, dans l'avenir, le verront de plus près et s'assureront de sa réalité.

» Il me semble qu'il vaut mieux publier dans des fascicules *ad hoc* les remarques que j'ai à faire sur la lexicographie hébraïque, plutôt que de les enfouir dans des commentaires. »

Nous avons tenu à reproduire ces lignes, parce que, à notre avis, on ne saurait accorder trop d'importance à cette question du texte de l'Ancien Testament. Certes, ce qu'en dit M. de Lagarde n'est pas encourageant pour qui voudrait actuellement composer un dictionnaire hébreu : comme ses devanciers, il serait plus ou moins forcé de s'en tenir à l'hébreu masoréthique. Mais il nous semble que les lignes que nous avons citées ouvrent un nouvel

horizon aux recherches, et que tous ceux qui étudient l'Ancien Testament doivent se féliciter de voir devant eux la perspective de nouvelles investigations et de nouvelles découvertes, en tout cas de nouveaux éléments pour résoudre des problèmes qui, pour être anciens, n'en sont pas moins encore souvent indéchiffrables.

Nous ne voudrions pas exagérer notre pensée en comparant le texte masoréthique de l'Ancien Testament avec le *texte reçu* du Nouveau Testament. Nous ne prétendons pas assimiler ces deux cas, mais nous croyons pourtant que l'exégèse peut être appelée à s'affranchir, en une certaine mesure, du premier, comme elle s'est déjà affranchie de l'autre. La tâche est infiniment plus délicate : raison de plus pour l'aborder avec précautions, mais sans préjugés. Si l'examen des manuscrits, des versions, des citations éparses chez les Pères et chez les docteurs juifs montre que le texte dit masoréthique présente beaucoup de passages controversables, qui appellent une correction et dont le mot à mot est certainement corrompu, l'exégèse se verra délivrée de quelques-unes de ces croix auxquelles on se croyait autrefois tenu de trouver un sens sans changer ni consonne ni voyelle.

Puissent les efforts de M. de Lagarde et des quelques savants qui suivent son exemple nous mettre tôt ou tard en possession d'un riche *apparatus criticus* pour fixer le texte de l'Ancien Testament et élucider la signification et l'étymologie des mots hébreux. Les spécimens que nous fournit M. de Lagarde dans sa présente publication font naître le désir de voir paraître bientôt la continuation de ces précieuses notes. Mentionnons les articles : sur *El*, Dieu, que M. de L. dérive non pas de la racine **אֵל**, mais de la racine **אֵלִי**, dont le sens primitif serait étendre ; — sur le psautier à propos des verbes **הָלַל** et **הָוַדֵּה** ; — sur *Yahvé*, que M. de L. tient, comme on le sait, pour une forme hiflique ; — sur *Irad* et les tables généalogiques de Gen. IV et V ; — sur **תּוֹלְדָה** enfin, à propos du passage Gen. II, 4.

Dans son deuxième mémoire, *Ueber den Hebræer Ephraims von Edessa*, M. de Lagarde énumère et discute les passages des trente-huit premiers chapitres de la Genèse sur lesquels Ephrem fournit des données particulières. Espérons que quelque jour ce dossier sera complété. Cette publication est dictée par les mêmes

considérations indiquées déjà, et ici encore nous traduisons les quelques lignes par lesquelles débute ce mémoire :

« Parmi les nombreuses personnes qui s'occupent de l'Ancien Testament, il en est peu qui sachent à quel point le terrain sur lequel elles se meuvent est peu sûr au point de vue lexicographique. Pour beaucoup de mots hébreux, on ne peut pas parler sérieusement d'une tradition relative à leur sens. Souvent nous traduisons uniquement par voie de conjecture ; or, ce n'est pas une raison, parce qu'une conjecture est vieille, pour qu'elle soit l'équivalent d'une donnée positive et entourée de garanties. Qui-conque veut entreprendre des travaux lexicographiques doit acquérir une connaissance approfondie de tout ce qui concerne la tradition et les conjectures en ces matières. »

L. G.

CH.-A. AUBERLEN. — LE PROPHÈTE DANIEL ET L'APOCALYPSE
DE SAINT-JEAN. Lausanne 1880¹.

M. H. de Rougemont, le traducteur de la *Théologie de l'Ancien Testament* d'Oehler, nous apporte cette année comme fruit de ses labeurs une traduction de l'œuvre capitale d'Auberlen. Nous ne dirons plus l'excellence de la traduction ; mais au témoignage de notre reconnaissance nous joindrons celui de l'admiration pour la manière habile dont le traducteur a su rendre non les mots seulement de l'original, mais la chaleur d'âme du sympathique écrivain.

Les hommes familiarisés avec les études exégétiques et critiques seront peut-être étonnés du choix qu'a fait M. de Rougemont au milieu de tant de livres excellents qui mériteraient de prendre place dans notre littérature théologique française. Auberlen, qui publia la première édition de son œuvre en 1854, la seconde en 1857, ne serait-il pas quelque peu vieilli ? Son heure n'aurait-elle pas passé ? Nous nous sommes posé la question et

¹ *Le prophète Daniel et l'Apocalypse de saint Jean* considérés dans leurs rapports réciproques et étudiés dans leurs principaux passages, par Ch.-Aug. Auberlen, trad. de l'allemand, de la deuxième édit., par H. de Rougemont. Lausanne, A. Imer éditeur, 1880. — 1 vol. in-8, XLVII et 399 pages.

si le doute nous paraît à quelques égards légitime, nos scrupules s'évanouissent rapidement. Notre public ne peut que gagner à la lecture de ce nouvel ouvrage, qui laisse très loin derrière lui tout ce que nous possédons sur Daniel ou l'Apocalypse, qui surtout nous met comme en relation personnelle avec ce théologien si savant et si pieux, enlevé à l'heure des grandes espérances.

Aussi avons-nous lu avec le plus grand intérêt la trop courte notice que le traducteur consacre à Auberlen. Celui-ci occupe en théologie une place à part. Avec Beck, son maître, il fait partie de ce petit groupe si caractéristique dans le mouvement contemporain et qui, pour être souvent méconnu, ignoré, méprisé même, nous semble cependant renfermer beaucoup des semences de l'avenir.

Fils d'un régent de Feilbach, (Wurtemberg), Auberlen fit ses études à Tubingue à l'époque où la philosophie de Hegel régentait l'Allemagne et où Baur en appliquait les principes à l'histoire du premier siècle de l'Eglise. Tout en profitant du vaste savoir de ce maître illustre, il passa par cette crise, connue de plusieurs, où l'on ne sait comment concilier sa foi en la Parole de Dieu avec les exigences de la critique.

« L'homme, dit M. de Rougemont, que Dieu appela à lui rendre ces deux grands services fut Jean-Tobie Beck, le docteur biblique par excellence, que Tubingue a eu le privilège de posséder pendant trente-cinq ans (1843-1878), et qui y arriva précisément pendant les années universitaires de notre auteur. L'impression que ce nouveau professeur fit sur Auberlen peut se comparer à celle qu'éprouva Nicodème pendant son entretien avec le Seigneur. « J'avais étudié bien des choses ; j'avais oublié d'étudier mon cœur. Une voix intérieure commença alors à me dire qu'il me fallait absolument naître de nouveau. Mais pour cela il fallait qu'il y eût au-dessus de l'humanité, au-dessus de moi, un être d'où pût procéder cette nouvelle naissance, un Dieu vivant. C'est ainsi que, partant de mon état intime et personnel, je fus ramené au principe de toute transformation, à l'auteur de toute victoire de l'esprit sur la chair, au Christ historique crucifié, ressuscité et vivant à la droite de Dieu. » Dès lors Auberlen ne perdit plus jamais ce fil conducteur et c'est dans ces disposi-

tions qu'il accomplit sa trop courte carrière, terminée à Bâle le 2 mai 1864, après quatorze années de professorat à l'université de cette ville.

C'est d'un de ses cours que naquit le livre dont nous parlons et dont M. de Rougemont dit l'esprit et la tendance quand il nous raconte comme la genèse de cette œuvre : « Auberlen avait toujours aimé l'histoire; mais Bengel, Oettinger, Beck lui avaient appris à l'étudier et à la comprendre au point de vue de la Bible, et à ne considérer en quelque sorte comme des événements historiques que ce qui se rapporte au règne de Dieu. Puis l'histoire est un tableau incomplet aussi longtemps qu'elle dure; la prophétie peut seule combler cette lacune et donner à l'avance, sur les destinées finales de la terre, une vue d'ensemble capable de satisfaire pleinement l'esprit. De là la préférence d'Auberlen pour Daniel et l'Apocalypse. Quelle est l'importance réelle des événements qui se sont succédé jusqu'ici sur notre globe? Sous quel jour veulent-ils être considérés? A quoi en sommes-nous actuellement? A quoi aboutira l'économie présente?... Tout autant de questions d'un intérêt capital et dont il pensait que la solution ne se trouve que dans la Bible et particulièrement dans ses deux apocalypses, comme il aimait à appeler Daniel et la Révélation de saint Jean. »

Ces mots font pressentir le point de vue auquel est conçu notre livre. Mais il importe d'examiner de près la méthode qui le dirige. On sait, en effet, combien les deux Apocalypses de l'Ancien et du Nouveau Testament ont été différemment interprétées. Sans entrer dans des détails qui élargiraient trop le cadre de cette critique, on peut dire qu'en face de Daniel et de l'Apocalypse, comme en face de la prophétie, les systèmes d'interprétation sont très divers et se distinguent les uns des autres par l'idée qu'ils se font de la prophétie en général.

Le plus ancien ou tout ou moins le plus usuel est la méthode historique, qui serait moins mal nommée traditionnelle. Trop souvent on a rangé l'ouvrage d'Auberlen dans cette catégorie. C'est ce que fait encore M. Sabatier dans son article sur l'Apocalypse dans l'*Encyclopédie des sciences religieuses*. C'est là, croyons-nous, faire tort au théologien bâlois en formulant à son

sujet un jugement trop absolu. En effet qu'est cette interprétation traditionnelle ? Elle voit dans nos apocalypses un tableau plus ou moins détaillé des destinées de l'Eglise et du monde, marquant les différentes étapes avant l'heure de l'achèvement. C'est une histoire de l'avenir sans rapport marqué avec les besoins et les circonstances du moment où naquirent ces écrits. Cette méthode a eu un grand succès en terres anglaise et française, et c'est dans ces imaginations que se meut la presque totalité de la trop riche littérature apocalyptique que nous possérons en propre. Mais un coup d'œil jeté sur ces ouvrages montre tout ce que cette méthode a de subjectif et de vacillant. Suivant les tempéraments, les temps ou les impressions du moment, on verra dans l'Apocalypse les Eglises nationales, libres et dissidentes, la démocratie autoritaire, l'ancien et le nouvel empire d'Allemagne, la révolution française, toutes les catastrophes politiques ou religieuses, le socialisme et la Commune, le pape et Luther. Que sais-je encore ? avec M. Rosselet on trouvera dans ce mot « je connais ses œuvres, » adressé aux Eglises, une critique morale et religieuse anticipée des œuvres théologiques les plus importantes des diverses périodes de l'Eglise. Aussi ne s'étonnera-t-on pas du profond désaccord et des riches variétés qu'on remarque dans l'interprétation d'une même vision ou d'un même symbole.

Si, à beaucoup d'égards, Auberlen a adopté ce système, il est néanmoins d'une sobriété bienfaisante dans son application. Il recherche moins les détails, les faits divers que les grandes lignes, et, au lieu d'appliquer tel symbole à tel fait spécial, il se contente d'en dégager les lois générales de l'histoire du monde. Un exemple prouvera notre dire. On connaît cette page de l'Apocalypse où le voyant nous présente le faux-prophète sous l'image d'une bête qui monte de la terre (Apoc. XIII, 11 et suiv.), qui a deux cornes semblables à celles d'un agneau et qui parle comme un dragon. Tandis que beaucoup d'interprètes (MM. F. de Rougemont, Henriquet, Rosselet, J.-B. L'Hôte) limitent cette vision à la papauté et que M. Rosselet sait distinguer dans les deux cornes la mention du clergé régulier et séculier, Auberlen voit plutôt dans cette bête : la puissance spirituelle, la puissance de l'enseignement, de la culture, de la science des idées (pag. 324), dans ce

qu'elle peut avoir d'anti-chrétien. Combien la pensée est plus vraie et plus profonde, combien nous sommes loin de cette exégèse fantastique qui force le texte à dire nos idées ! et pour marquer tout ce que la méthode d'Auberlen a de bon malgré ses imperfections, qu'on nous permette de citer ici un fragment qui se rapporte précisément à la vision dont nous venons de parler.

« Quiconque a des yeux pour voir est obligé de reconnaître que la prophétie que nous venons d'étudier a déjà reçu un commencement et plus qu'un commencement d'accomplissement. Lorsque dans les premiers siècles de notre ère, l'Eglise eut vu pénétrer dans son sein un nombre toujours plus considérable de païens inconvertis, le résultat de ce mélange fut le catholicisme. Lorsque la Réformation vint rompre cette alliance entre le christianisme et le paganisme et remettre en lumière le pur évangile, tout naturellement, par suite de cette séparation, le paganisme se montra plus cru, plus net que jamais de toute mitigation et de tout alliage et se mit à combattre la vérité chrétienne avec une ardeur toute nouvelle. La couche de christianisme qui recouvrait le monde moderne tomba ; elle tombe de plus en plus comme un vernis qui n'a pas pris, et de plus en plus le monde est exploité par l'esprit du faux prophète qui se donne libre carrière sous le nom de philosophie, de progrès, de culture, systèmes séducteurs qui flattent l'orgueil humain, mal qui ronge comme la gangrène. (2 Tim. II, 17.) L'Apocalypse ne se trompe point ; c'est en grande partie au faux prophète et à son action funeste, nous pouvons le constater de nos propres yeux, que la bête est redévable de son réveil et de son retour à la vie. Les choses se passent bien comme l'Apocalypse l'a annoncé : « Le faux prophète amène la terre et ses habitants à adorer la première bête. » (XIII, 12.) Il est de notoriété publique que le principe philosophique de l'autonomie de l'esprit humain, le rationalisme, qui est le principe correspondant sur le terrain de la théologie, l'idéalisme et le matérialisme, le déisme, le panthéisme et l'athéisme, sont tous enfants d'un même lignage. Ce sont autant d'erreurs qui procèdent toutes d'une même disposition à laisser de côté le Dieu vivant et saint pour glorifier la créature ; or c'est là ce que l'Apocalypse appelle *adorer la bête*. La bestialité dans le sens le plus littéral de ce mot n'est-elle pas déjà mainte-

nant l'idéal de plus d'un penseur? On a commencé par détrôner la Parole de Dieu de sa place d'honneur et par en faire un livre comme un autre. Puis on a fait du Fils de Dieu un homme ordinaire. Enfin, on a ravalé Dieu au niveau de la nature et l'homme à celui de l'animal. »

Voilà certes de profondes et saines pensées. Mais appartiennent-elles à l'exégèse de l'Apocalypse? Oui et non. Oui, en ce sens que ce livre, comme tous les autres écrits du Nouveau Testament, plus que d'autres à beaucoup d'égards, nous fournit certaines lois générales, ces grands principes qui dirigent le développement du règne de Dieu, ses triomphes, ses luttes, ses adversaires, ses destinées. Mais ces lois, aucun livre de l'Ecriture ne les donne sous une forme théorique; tous les enseignements qu'elle fournit, elle les relie intimément aux faits, elle les tire des événements qui sont comme le terrain d'où sort la semence féconde. C'est dire qu'à nos yeux le magnifique ouvrage d'Auberlen manque d'une chose, de l'interprétation première et *historique* des livres qu'il étudie. Car soit les analogies tirées de l'ancienne prophétie d'Israël, soit les indices des Apocalypses elles-mêmes paraissent montrer que les auteurs de ces révélations ont eu en vue des événements contemporains: Daniel, les persécutions d'Antiochus; saint Jean, les cruautés enfantées par le despotisme néronien. Dès lors il eût fallu partir de là pour prolonger les lignes dans l'avenir et l'on aurait montré ainsi une fois de plus que les révélations déposées dans l'Ecriture ne sont pas des systèmes ou des théories sans appui, mais qu'elles plongent leurs racines profondes dans le sol des événements. C'est ce trait d'union entre l'histoire et les considérations générales qui me paraît faire ici défaut. C'est dire que la méthode moderne d'interpréter l'Apocalypse, méthode qui y voit avant tout des allusions aux événements des années 60-68, aurait dû trouver sa place dans le bel ouvrage d'Auberlen. Si trop souvent cette méthode est restée dans le terre à terre, s'il lui a manqué ce souffle moral qui sait dégager du contingent les lois éternelles et divines, ce n'est pas à dire qu'elle soit fausse dans son principe. Et, pour nous, nous pensons que ceux qui sauront l'employer en y ajoutant ces considérations profondes et vraies qui constituent le fond de notre ouvrage, ceux qui, en un mot, de l'exé-

gèse historique et nue sauront tirer les lois générales, ceux-là comprendront l'Apocalypse et rendront à cet ouvrage à la fois exalté et méprisé la grande et importante place qui lui revient dans la littérature du Nouveau Testament. Comme, en nos pays, les exagérations et les futilités d'une exégèse fantastique ont eu jusqu'ici le rôle prédominant, nous espérons que le livre du profond et pieux Auberlen contribuera à nous faire entrer dans le chemin véritable, qui, tout en tenant grand compte de l'exégèse de l'école moderne, saura donner à celle-ci un souffle plus puissant et une vue moins terre à terre au sujet de ce livre du visionnaire de Patmos.

P. C.

M. C. — LE PASTEUR HERMAS¹

Ce petit volume, dont l'auteur nous est inconnu, se compose : *a*) d'une très courte, nous dirons mieux, trop courte notice littéraire sur le *Pasteur*, cet ouvrage si curieux, qui paraît avoir vu le jour dans la première moitié du second siècle ; *b*) d'une analyse de cette apocalypse ; *c*) d'une étude très fragmentaire de sa théologie, où l'auteur passe en revue ce que nous dit le document sur Dieu, le Fils de Dieu, etc. ; *d*) d'une collection d'extraits se rapportant généralement aux points étudiés dans la section précédente ; *e*) d'une série de notes sur des questions accessoires.

L'auteur a profité largement de l'édition excellente des Pères apologètes, que nous ont donnée, il y a quelques années, MM. Gebhardt, Harnack et Zahn. Malheureusement, ce livre est singulièrement mal ordonné. Ce sont des notes qui auraient beaucoup gagné à être refondues afin de donner à l'ouvrage plus d'unité et plus d'exactitude avec moins d'inutiles répétitions. Une théologie un peu complète du Pasteur nous serait fort utile, mais de simples remarques, trop souvent mal appuyées, ne nous disent rien. Ajoutons enfin que, pour nous du moins, les préoccupations apologétiques de l'écrivain contre le catholicisme de Rome n'ont aucun intérêt et que son ton parfois tranchant et négatif n'a rien de scientifique.

¹ *Le Pasteur Hermas.* Analyse accompagnée d'une notice, d'extraits et de notes, par M. C. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1880. — 1 vol. in-8.

En un mot, avec quelques éléments excellents, l'ouvrage manque d'unité et de la profondeur qu'exigent les études historiques.

P. C.

JEAN - TOBIE BECK. — INSTRUCTIONS PASTORALES DU NOUVEAU TESTAMENT ¹.

Peu de publications théologiques ont été attendues avec autant d'impatience que l'impression des cours du Dr Beck, de Tübingue, que Dieu a rappelé à lui le 28 décembre 1878. Bien qu'il ait été, durant ces vingt dernières années, l'un des professeurs de théologie les plus courus et les plus influents, Beck a laissé la réputation d'un esprit paradoxal et bizarre, parce qu'il a suivi, dans le domaine de la science et de l'enseignement, des voies originales et nouvelles. Il se proposait, en effet, un autre but que la plupart de ses collègues. Au lieu de chercher surtout à communiquer à ses étudiants des connaissances théologiques étendues et brillantes, il visait en première ligne à former chez eux, au moyen de la Bible, la personnalité chrétienne et le caractère pastoral. Beck réclamait sans doute de ses disciples des études approfondies, un travail assidu, mais il demandait que ces recherches et ces réflexions portassent moins sur l'enveloppe extérieure de la révélation que sur la pensée intime de l'Ecriture, qu'il s'agissait de pénétrer, de méditer et de pratiquer. En faisant prévaloir cette conception de la science religieuse, le Dr Beck — l'auteur de ces lignes peut en témoigner d'après sa propre expérience — venait au devant d'un besoin profondément senti par la jeunesse théologique et très imparfaitement satisfait dans d'autres universités, et il a de la sorte répandu des semences qui ne manqueront pas de germer et de fructifier en leur temps.

La méthode de Beck a cependant soulevé bien des oppositions ; elle a notamment été critiquée et même condamnée avec sévérité par des hommes qui n'avaient point eu l'occasion de s'asseoir eux-

¹ *Pastorallehre des Neuen Testamentes, hauptsächlich nach Matthäus IV—XII und Apostelgeschichte I—VI*, von Dr J.-T. Beck, weiland ord. Professor der Theologie zu Tübingen. Herausgegeben von Bernhard Rigggenbach, Dr der Philosophie, Theol. Lic., Pfarrer. (312 pag.) — Gütersloh, Bertelsmann, 1880.

mêmes au pied de la chaire du maître. Cette diversité de jugements augmentait la curiosité avec laquelle la publication des cours du professeur de Tubingue était attendue. De son vivant, il faut le dire, Beck avait toujours reculé devant ce pas ; il ne tenait pas à faire gémir la presse, et préférait à l'influence qui s'exerce par les livres celle qui s'exerce par la parole vivante et par le contact personnel.

Le livre qui vient de paraître n'est pas, comme on pourrait le supposer, une théologie pastorale complète et achevée, mais une explication pratique d'un certain nombre de morceaux de l'Ecriture traitant de la notion du saint ministère et des devoirs de la prédication et de la cure d'âmes. La première partie, qui expose la conception biblique du ministère pastoral (pag. 22-89), est la plus travaillée. Puis vient une deuxième partie, étudiant l'exemple du Seigneur d'après Math. IV-XII, et une troisième partie, exposant le ministère des apôtres d'après Act. I-VI. L'ouvrage entier donne une idée fidèle de ce qu'il y avait de plus original dans l'enseignement de Beck. Il n'y est pour ainsi dire pas question des formes extérieures du ministère évangélique ; le but essentiel de l'auteur est de créer et de fortifier, chez le serviteur de Christ, l'homme intérieur et spirituel. Le livre n'est pas d'une lecture facile ; il faut que celui qui l'étudie collabore avec celui qui l'a écrit. Si quelqu'un veut faire sans grande fatigue, et avec un guide agréable, une excursion intéressante au travers des différents domaines de l'activité pastorale, il peut prendre, par exemple, l'ouvrage de Palmer. Mais comme Beck invite constamment ceux auxquels il s'adresse à discipliner leur vie individuelle en vue de leur ministère sacré, et cela au moyen de la Parole divine, le lecteur est appelé à descendre dans les profondeurs de sa conscience, à s'examiner lui-même et à prendre de solennelles décisions. Le style de Beck est d'ailleurs fruste, presque sec, et il devient même tranchant et mordant, lorsque l'auteur croit devoir s'élever contre les œuvres infructueuses du présent siècle. Le professeur de Tubingue a un dictionnaire et des tournures de phrases à lui, et son langage, toujours pénétré d'un profond sérieux moral, est le reflet fidèle de son caractère. Si on ne se laisse pas effrayer par cette enveloppe un peu rude, si on sait briser la

coque pour pénétrer jusqu'à l'amande, on trouve dans les écrits de Beck des pensées aussi fécondes que nouvelles, et qui méritent d'être attentivement pesées, même par les pasteurs vieillis au service de l'Eglise.

Le théologien de Tubingue place son but bien haut, lorsqu'il assigne, dès l'abord, pour tâche aux ministres de l'Evangile le témoignage à rendre à Jésus-Christ et la communication du Saint-Esprit aux fidèles, et que, partant de ce premier principe, il expose ensuite dans le détail les hautes exigences de la prédication et de la cure d'âmes. Toutefois, il ne se perd jamais dans un idéalisme abstrait. Ses conseils, bien qu'ils soient presque toujours généraux, restent constamment simples et clairs, et quelque profonds qu'ils soient, ils demeurent marqués au coin de la sagesse pratique et de la sobriété spirituelle. (Voir, par exemple, la pag. 103.) Vis-à-vis des opinions traditionnelles et des usages reçus, Beck conserve sa pleine liberté d'appréciation ; il ne craint nullement de rejeter et de combattre les conceptions mêmes qui passent pour *évangéliques*, lorsqu'elles ne lui semblent pas fondées sur la Parole divine, ou qu'elles lui paraissent condamnées par cette autorité suprême. (Voir, par exemple, son jugement sur la valeur des anciennes confessions de foi.) Cependant, lorsqu'il s'élève contre la tradition, ce n'est jamais pour le plaisir de détruire les opinions consacrées, c'est par amour pour la vérité biblique, et dans le but de renouveler, de vivifier par l'étude de l'Ecriture et de féconder pour la pratique de la vie et du ministère les vieilles notions courantes et usées de la *repentance*, par exemple, ou encore de l'*humilité*, de l'*édification*, etc. (Voir pag. 247, 299, 151.) Cette même indépendance d'esprit, ce véritable libéralisme qui distinguent le théologien de Tubingue font aussi qu'il s'élève sans cesse contre une notion exagérée des prérogatives pastorales ; il estime qu'en Allemagne l'Evangile ne peut que gagner à acquérir une plus grande liberté de mouvements.

Nous ne saurions, il est vrai, nous dissimuler que le livre que nous annonçons présente certaines imperfections de forme. Ces déficits ne doivent pas être imputés à l'éditeur, M. B. Riggenbach, qui a fait, au contraire, tout son possible pour que l'ouvrage imprimé reproduisit les traits caractéristiques de l'enseignement

oral du Dr Beck, et qui s'est ainsi acquis un droit particulier à la reconnaissance des nombreux élèves du défunt professeur de Tübingue. Les imperfections qui frappent le lecteur tiennent à la méthode même de l'auteur. Ainsi que nous l'avons fait entendre plus haut, Beck n'envisage pas successivement les diverses faces du ministère évangélique pour les étudier à fond les unes après les autres ; il considère successivement divers morceaux du Nouveau Testament, pour voir ce que chacun de ces textes nous apprend sur l'ensemble des devoirs du ministère évangélique. Il suit de là que le même sujet reparaît à plusieurs reprises sans être épousé nulle part, et que l'ordre dans lequel les sujets sont considérés n'a rien absolument de systématique. Il suit aussi de là que certaines parties du livre ne présentent qu'une série d'aphorismes dont on voudrait posséder le développement. Les lecteurs qui attachent un certain prix à la disposition régulière des ouvrages qu'on leur offre seront peut-être choqués au premier moment par le caractère amorphe de ce livre-ci. Toutefois, s'ils surmontent cette première impression et qu'ils se mettent courageusement à l'étude de l'ouvrage, nous osons leur promettre qu'ils en seront richement récompensés. Les mérites cachés, mais supérieurs, de cette nouvelle *théologie pastorale* ne manqueront pas, sans doute, de lui gagner des amis parmi les serviteurs de l'Eglise qui ont appris à répéter avec l'apôtre : *Ce n'est pas que j'aie déjà saisi le prix, ni que je sois déjà parvenu à la perfection ; mais je le poursuis, tâchant de le saisir, parce que j'ai été saisi moi-même par Christ.*

ALBERT HALLER.

Leissigen, septembre 1880.

DŒLLINGER. — LA RÉUNION DES EGLISES¹.

M^{me} Hyacinthe Loyson offre au public religieux et théologien une traduction non pas de sept conférences, mais du résumé de sept conférences données à Munich en 1872 par le professeur de Dœllinger. La personne du conférencier et le sujet traité ont

¹ *La Réunion des Eglises*, par Ignace de Dœllinger. Traduction de M^{me} Hyacinthe Loyson. Paris, Sandoz et Fischbacher. — 1 vol. in-12 de 166 pages.

toutes nos sympathies ; c'est pourquoi nous croyons devoir résumer pour les lecteurs de la *Revue de théologie* cet intéressant ouvrage.

Ces conférences constituent une des manifestations principales d'un mouvement tendant à unir, ou plutôt à *réunir*, toutes les Eglises, projet qui a pour auteurs quelques-unes des personnalités religieuses les plus en vue à notre époque. Ce sont les représentants du vieux-catholicisme, de l'anglicanisme et de l'Eglise grecque qui se sont faits les champions de cette idée, dont l'examen et la discussion a eu lieu dans des conférences tenues à Bonn en 1874 et en 1875, sous la présidence de M. Döllinger. L'ouvrage dont nous nous occupons est donc antérieur à ces conférences, mais il nous donnera une idée exacte des moyens employés et des raisons sur lesquelles on s'appuie pour soutenir l'idée de la réunion. C'est surtout au point de vue historique que se place le professeur de Munich.

Dans sa première conférence, il examine le monde sous le point de vue religieux, donne quelques détails statistiques indiquant la répartition des religions sur la surface du globe et finit par grouper les Eglises en familles suivant leurs caractères particuliers et distinctifs. La deuxième conférence développe cette idée, c'est que l'Eglise chrétienne, dans son ensemble, a pour devoir de travailler à convertir les peuples non-chrétiens. Avec beaucoup de justesse, selon nous, il trouve qu'un grand obstacle s'oppose à cette conquête pacifique : les divisions des chrétiens entre eux. Portées jusqu'en pays païens, elles produisent de déplorables résultats et vont à l'encontre du but poursuivi. Dans l'Inde, par exemple, ce sont vingt Eglises différentes qui se font concurrence et qui souvent empêchent tout résultat appréciable. Voici une citation qui donnera une idée de l'opinion de l'auteur. Après avoir constaté que le christianisme se présente aux païens intelligents sous le hideux aspect de la division et de l'équivoque, il dit : « Quel est pour les chrétiens le lieu saint et vénérable entre tous, le berceau de notre foi, où le Christ a vécu, où il a enseigné, où il a souffert ? C'est Jérusalem. — Eh bien, Jérusalem est le rendez-vous de toutes les Eglises, toutes ennemis l'une de l'autre. Grecs, russes, latins, arméniens, coptes, jacobites, protestants, tous, ils ont

fait de Jérusalem leur forteresse, ils y ont élevé leurs retranchements ; et cela dans le but de se disputer de nouvelles conquêtes. Oh ! honte du nom chrétien ! Il faut qu'un soldat turc mette à la raison ces haines et ces ambitions rivales en empêchant les disciples de l'Evangile de s'égorger dans ce saint lieu. » (Pag. 29.)

La troisième conférence est une de celles qui nous présentent le plus d'intérêt. Elle a pour titre : *Schisme d'orient et d'occident ; raisons d'espérer*. Pour mettre fin au schisme (pag. 37), il faut avant tout se faire une idée nette de ses causes et de son développement. C'est ce que l'auteur examine, avec un grand sens historique, et il conclut que les raisons d'espérer viennent bien plutôt de l'Eglise grecque que de l'Eglise romaine. Quatrième conférence : *la Réforme en Allemagne*. Ce sont, d'abord, l'historique du mouvement réformateur en Allemagne, puis des considérations générales ayant pour but de faire voir que la réunion sur ce terrain n'est pas impossible, malgré les apparences contraires. Toutefois, le conférencier montre envers le protestantisme une sévérité exagérée, dont il a déjà fait preuve dans un autre ouvrage. A-t-il raison, également, d'attribuer la naissance de la réforme uniquement aux circonstances de l'époque, et de faire de ce grand mouvement religieux, de cette grande protestation contre Rome et le pape, un produit exclusif du XVI^e siècle ? Oui, dans une certaine mesure, mais non pas complètement, car bien d'autres causes sont à la base de l'œuvre de Luther. Ce que M. Dœllinger déplore surtout dans la réforme, c'est la rupture avec l'Eglise catholique. Il voit dans l'abolition de l'épiscopat et de l'ordination épiscopale des prêtres une interruption de la succession apostolique et, partant, une difficulté spéciale s'opposant à la réconciliation de l'Eglise protestante d'Allemagne avec les anciennes Eglises de la chrétienté. Ici, le catholique se retrouve sous l'historien, quoiqu'il soit — hâtons-nous de le dire — adversaire convaincu de la papauté sous sa forme actuelle et telle que l'a consacrée le dogme de l'infalibilité papale.

Nous passerons rapidement sur les cinquième et sixième conférences, traitant, la première, de la réaction en faveur de l'union des Eglises au XVII^e siècle, la seconde, de la réforme anglaise, de sa nature et de ses résultats. Le caractère spécial de la réforma-

tion en Angleterre est mis très heureusement en lumière, et, de plus, nous y trouvons d'intéressants détails sur l'état actuel des Eglises anglaises, leur vie et leurs mœurs.

La septième conférence — la plus importante de toutes — a pour titre : *Obstacles à vaincre. Raisons d'espérer*. Le premier et principal obstacle à surmonter, c'est l'infâbilité papale. « Nulle Eglise, assurément, n'aura jamais l'idée de s'unir à une communion qui s'arroge le droit, inouï jusqu'alors dans tout le monde chrétien, de faire de nouveaux dogmes et qui remet ce droit à la disposition absolue d'un seul individu. » (Pag. 137.) Second obstacle : les jésuites, tout puissants dans l'Eglise romaine, mais dont le règne est bientôt à son terme. Les raisons d'espérer viennent surtout d'Angleterre et d'Allemagne, principalement des catholiques de ce dernier pays. Quant à l'Eglise protestante, elle gagnerait en force et en autorité en s'unissant avec l'ancienne Eglise et en rentrant par là dans la continuité de la vie et de la doctrine propre à la catholicité. Son témoignage aurait plus de poids et d'action sur l'esprit des peuples. (Pag. 144.) La tendance à l'union est constatée chez tous ceux qui n'admettent pas que la communion à laquelle ils appartiennent soit l'Eglise au sens absolu, l'Eglise unique et complète en elle-même, mais qui voient seulement en elle une branche de cette Eglise nommée dans le symbole une, sainte, catholique et apostolique. Telle est l'opinion des luthériens et des chrétiens d'Orient. Ces derniers, en effet, s'abstiennent d'intituler leurs conciles « œcuméniques, » parce que l'Eglise d'Orient ne se regarde pas comme universelle à l'exclusion des chrétiens d'Occident. Le baptême peut également servir la cause de la réunion, et M. Döllinger constate que la grande majorité des protestants, et les 80 millions d'orientaux font partie de l'Eglise catholique, car c'est le baptême qui rend l'homme membre de l'Eglise catholique, et comme ce baptême ne peut être ni effacé, ni renouvelé, l'homme, une fois baptisé, demeure à jamais membre de l'Eglise, alors qu'il s'attacherait à quelque secte. Ce qu'il perdrait dans ce cas, ce ne serait pas sa qualité de membre de l'Eglise, mais l'exercice des droits que ce titre comporte. De même, ne parviendrait-on pas à s'entendre sur les autres points de doctrine ? doctrine de l'Eglise, de l'état de l'âme après la mort, de la

confession, etc. ? Mais nombreux sont les adversaires à cette réunion. Ce sont : 1^o ceux qui voient dans le pape l'antechrist et dans l'Eglise romaine la consommation de l'apostasie prédicta par l'Ecriture ; l'Angleterre et l'Amérique fournissent cette catégorie d'adversaires ; 2^o les théologiens rationalistes de l'Allemagne, pour qui les anciennes doctrines, communes à toutes les Eglises chrétiennes, sont un fardeau et un scandale dont ils cherchent à tout prix à se débarrasser ; 3^o la grande armée ennemie dont le nom est légion (pag. 154) et dont les recrues s'abritent sous la bannière du pape et des jésuites. Toutefois, ces obstacles ne sont pas insurmontables ; ils peuvent être vaincus et, une fois que l'idée de la réunion des Eglises aura pris pied dans le monde chrétien, sa réalisation ne sera plus qu'une affaire de temps.

La cause plaidée dans cet ouvrage nous est sympathique à plus d'un titre. Mais n'est-il pas permis de mettre en doute les moyens proposés pour arriver à une entente et à un résultat satisfaisant ? Ce que les partisans de la réunion des Eglises demandent, c'est que chacune d'elles renonce aux formules dogmatiques qui lui sont propres ; mais l'histoire est là pour nous montrer par de nombreux exemples que jamais on n'y parviendra : preuve en soit la question du *Filioque*. Aujourd'hui pas plus qu'autrefois, les orientaux ne consentiront à l'introduire dans leurs symboles. Un résultat cependant a été acquis par ce mouvement de réunion : l'Eglise d'Orient est sortie de son isolement et ses représentants ont été mis en contact avec les occidentaux, chose qui n'avait pas eu lieu depuis le concile de Ferrare. Le volume que nous venons de résumer contient en appendice les déclarations d'Anthimus, archevêque de Constantinople (1872), de Sophronius, patriarche d'Alexandrie (1873), de Hierotheus, patriarche d'Antioche (1873) et de Theophilus, président du saint synode d'Athènes, par lesquelles ces hauts dignitaires de l'Eglise d'Orient manifestent une certaine tendance à la réunion. Malheureusement ces déclarations ne disent pas un mot des points en litige ; elles sont plutôt inspirées par un esprit chrétien, mais dans des termes généraux et trop peu précis, de sorte qu'elles n'offrent aucun point d'appui.

En définitive, nous croyons qu'il sera excessivement difficile, sinon impossible, de réunir toutes les Eglises de la chrétienté en

un seul corps. Leurs diversités sont nécessaires, car chacune d'elles, — malgré ses imperfections, — comme le dit très bien M. de Mestral dans son ouvrage sur l'Eglise chrétienne au XIX^e siècle, a pour mission de mettre en lumière une certaine face de la vérité, une certaine direction de la vie chrétienne. Nous avons à les compléter les unes par les autres et à en profiter, afin d'en enrichir notre foi. Lorsque Jésus-Christ a dit de l'Eglise chrétienne que « les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » (Math. XVI, 18), il a voulu seulement insister sur ce fait : c'est que l'Eglise sera conservée, qu'elle subsistera toujours. Il n'a pas enseigné qu'elle serait exempte de divisions. L'homme a sa part de travail à apporter dans l'édification du corps de Christ sur la terre, et pourvu que l'Eglise repose sur Jésus-Christ comme fondement éternel et immuable, peu importe, au fond, les diverses manifestations de sa doctrine et de sa vie religieuse. Chaque Eglise — nous laissons intentionnellement de côté les sectes — adopte l'un des trois grands symboles qui, s'ils sont différents pour la forme, sont identiques quant au fond. En tant qu'institution humaine, basée sur un fondement divin, l'Eglise — précisément à cause de l'élément humain qu'elle renferme — est l'expression du génie religieux des divers peuples et la manifestation de leur piété. Même dans l'Eglise romaine, dont les formes, les doctrines et les enseignements sont fixés à toujours, on observe une diversité dans le culte : l'Espagnol ou l'habitant de l'île de Sardaigne (je prends ce dernier exemple à dessein) ne verra dans le sacrifice de la messe ou dans la célébration du culte que des cérémonies extérieures, et cela parce que son caractère est plus enclin à rechercher ce qui brille et flatte les sens, tandis que le catholique de l'Allemagne ou du nord de la France en recherchera le sens religieux et intime, parce que son esprit est plus calme et plus méditatif. Chaque peuple a son caractère : l'un est plus spiritualiste, l'autre plus formaliste, et c'est dans la religion qu'il en cherche l'expression. Pourvu que le fondement religieux soit le même pour tous, — et il l'est assurément, — les questions secondaires, les questions de détails n'ont qu'une importance relative.

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de M. Döellinger ne sera pas lu sans beaucoup de plaisir par ceux qui ont à cœur l'avancement

du règne de Dieu dans le monde. Aussi conseillons-nous fortement à nos lecteurs de se le procurer : ils y trouveront l'œuvre d'un savant, d'un penseur et surtout d'un chrétien. C'est à ces divers titres que nous le recommandons.

H. T.

REVUES

ZEITSCHRIFT FÜR PRAKTISCHE THEOLOGIE

Troisième livraison, 1880.

G.-L. Schmidt (Eisenach) : De l'enseignement religieux dans les écoles du degré supérieur. — *B. Rogge* : De l'activité et des publications extra-officielles des ecclésiastiques (à propos des débats qui ont eu lieu au premier synode général de l'Eglise nationale de Prusse). — *Hasenklever* : Des efforts qui se font au sein du protestantisme pour relever l'art dans le culte. — *J.-J. Prins* (Leyde) : Existe-t-il une pierre de touche infaillible pour reconnaître la bonté de chaque sermon ? — *R. Ehlers* : Discours de confirmation sur Matthieu X, 32. — *P. Mehlhorn* : Allocution adressée aux élèves du collège Saint-Nicolas, à Leipzig, à la fin des vacances de Pentecôte (sur Actes II, 17). — Bulletin.

ZEITSCHRIFT FÜR KIRCHLICHE WISSENSCHAFT

Directeur : M. Luthardt.

Deuxième cahier.

Franz Delitzsch : Etudes critiques sur le Pentateuque. II. Le tabernacle. — *V. Schultze* : Tableaux historiques de l'antiquité chrétienne. II. Métiers et artisans dans l'ancienne Eglise. — *C.-E. Luthardt* : Les modernes conceptions du monde. — *A. Stählin* (Munich) : Gottlieb-Christophe-Adolphe von Harless. I. — Les missions évangéliques en 1878 et 1879. I.

Troisième cahier.

Franz Delitzsch : Etudes critiques sur le Pentateuque. III. L'autel des parfums. — *V. Schultze* : III. L'inhumation dans l'antiquité chrétienne. — *F.-J. Winter* : L'éthique de Clément d'Alexandrie. — *A. Stählin* : Gottlieb-Christophe-Adolphe von Harless. II. — Les missions évangéliques en 1878 et 1879. II.

Quatrième cahier.

Franz Delitzsch : Etudes critiques sur le Pentateuque. IV. Le jour des propitiations. — La conversion de Moïse et sa confession des péchés. — *E. Engelhardt* : Les plus anciens crucifix. — La doctrine de Luther sur la prédestination et l'Ecriture sainte. — *J.-S. Büttner* : Reconnaissance et intelligence.